

BRUXELLES CULTURE

1^{er} juillet 2016

Brussels Diffusion asbl

Contact : pressculture4@gmail.com

PORTRAIT : CORINNE HOEX



Copyright photo : Jean-Luc Lossignol

PORTRAIT : CORINNE HOEX

Licenciée en Histoire de l'Art et en Archéologie, Corinne Hoex a travaillé comme enseignante. Elle est également et surtout l'auteure de nombreux recueils publiés chez divers éditeurs (Les Impressions Nouvelles, Grasset, L'Âge de l'Homme, Tétrasyre, etc.). Depuis une quinzaine d'années, elle se consacre exclusivement à l'écriture. Rencontre.

Depuis quel âge écrivez-vous ?

En tant qu'historienne d'art, j'ai publié autrefois quelques ouvrages relatifs aux arts et traditions populaires, ouvrages sérieux avec références et notes au bas des pages. Mais il ne s'agissait pas d'écriture littéraire, la seule qui me passionne aujourd'hui et à laquelle je me consacre depuis une vingtaine d'années.

D'où vous est venu le goût pour l'écriture ?

Du besoin de dire, bien sûr. À l'adolescence, la littérature française m'a beaucoup apporté. J'avais au lycée un merveilleux professeur de français, Madame Gierst, qui m'a ouvert des mondes. Pendant longtemps, j'ai été convaincue que l'écriture d'un roman exigeait un grand sujet, qui soit très documenté, et qui ait sa valeur en dehors de moi-même. Ma mère, lorsqu'elle acceptait que je lui lise quelques lignes de ma prose, confirmait irrévocablement ce point de vue : « C'est bien écrit, ma petite fille, mais ça n'intéressera personne ». Peu à peu, cependant, avec les années, il m'est apparu que le meilleur sujet, je le trouverais en moi-même, un sujet qui était à la fois le plus proche et le plus étrange, celui qui toujours m'échappait et cependant m'appelait. Le goût d'écrire, cette saveur toute particulière de me confronter aux mots et de me laisser emmener par eux, ce goût sans doute m'est venu lorsque j'ai compris que ce qui me motivait dans l'écriture, ce qui vraiment pour moi était jubilatoire et révélateur, était de donner place à l'inconscient dans l'élaboration romanesque ou poétique.

Y a-t-il une part d'autobiographie dans vos ouvrages ? Si oui, laquelle ?

Le mot de « biographie » ne convient pas à mon travail. Il ne correspond pas à mon intention. En effet, une biographie décrit la vie de quelqu'un et ce n'est pas mon projet de décrire la mienne. Cela ne m'intéresserait pas de raconter ce que je sais. Par contre, ce qui me motive, c'est aller là où je me découvre, là où autre chose de moi parle et me surprend, c'est aller là où je suis libre. Il y a donc une très grande part de moi dans mes livres, une très grande part qui se révèle dans les émotions, dans tout ce qui affleure.

Quels sont les écrivains que vous admirez et qui vous ont influencée ?

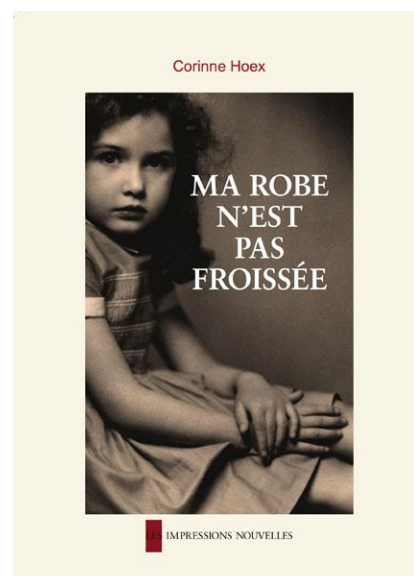
Il y en a beaucoup : Colette, Yourcenar, Corbière, Calvino, Beckett, Baudelaire, Rimbaud, Flaubert. J'ai aussi beaucoup d'amour et d'admiration pour les grands auteurs de la chanson française, Brassens en tête, et Barbara, Brel, Lapointe, Leclerc, Vignault. Ils sont très présents pour moi.

Qu'est-ce qui motive votre travail d'écriture ?

C'est là sans doute que je suis le plus près de ma vérité intérieure, c'est là aussi, sûrement, en dépit de la réclusion que l'exercice m'impose, que je suis le plus libre, le plus vivante, c'est là que je mets au monde cette part de moi qui m'étonne et me délivre.

Quel rapport entretenez-vous avec vos lecteurs ?

Sans eux je n'écrirais pas. Même s'ils ne sont pas là, physiquement là, au moment où j'écris, ils sont d'une présence



absolue, d'une exigence absolue. J'ai besoin de connaître leurs impressions. Ils m'apprennent tant de choses à propos de ce que j'écris et qui souvent m'échappe.

Vous venez de rédiger *L'Été de la rainette*, une plaquette de poésie. Avec quels mots définissez-vous cet ouvrage ?

C'est un livre assez court en effet mais pour moi il a l'importance d'un long roman. Il s'agit d'un rendez-vous avec un moment de vie, un moment d'enfance, avec le sentiment d'éternité que nous offrent certains souvenirs d'enfance, souvenirs insignifiants et essentiels, moments de rencontre hors du temps avec celui ou celle qu'on a été ou qu'on aurait aimé être. L'intensité, la densité du vécu y sont constamment présents.

Selon vous, quel plaisir le lecteur peut-il y trouver ?

Le plaisir de se sentir vivant, de se laisser toucher, de retrouver intactes les promesses et les saveurs de l'enfance, de suspendre le temps face à cette éternité fugace de l'enfance.

Vous vivez à Uccle. Quel regard portez-vous sur la capitale et quels liens entretenez-vous avec elle ?

Bruxelles est la ville de mon enfance, la ville de mes grands-mères, qui m'emmenaient avec elles faire les courses dans les vieilles rues pavées du côté de la Bourse, m'emmenaient écouter les opéras à la Monnaie. C'est la ville de l'université où j'ai vécu mes années de jeunesse. C'est la ville du Sablon où j'ai adoré travailler autrefois. C'est la ville à présent où j'adore me rendre aux rencontres littéraires qu'organisent les librairies et les bibliothèques, aux Midis de la Poésie qui se tiennent au Musée d'Art Ancien. C'est une ville foisonnante de culture, où la forêt, cette magnifique hêtraie millénaire, nous accueille quand nous le voulons, à dix minutes à peine de la place Flagey.

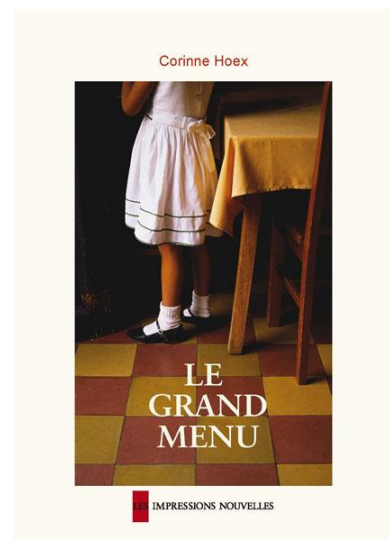
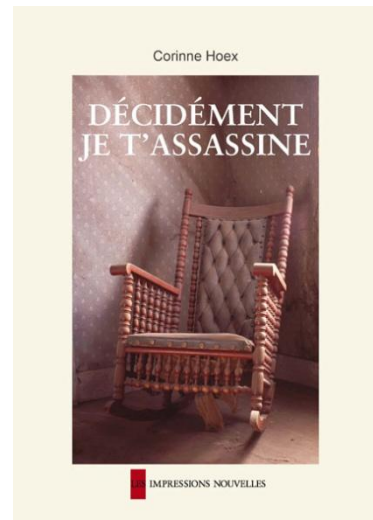
Quels sont vos endroits préférés à Bruxelles et pourquoi ?

Les librairies, bien sûr, Tropismes, Quartiers Latins, Chapitre XII, La Licorne, Filigranes, Candide et, un peu plus loin à Waterloo, Graffiti. Les bibliothèques aussi, notamment celle des Riches-Claires. Les galeries d'art et les antiquaires, La Patinoire Royale, La Maison Particulière, Pierre Hallet, Francis Carrette, Brigitte Geerinckx, Michel Lambrecht, Patrick Derom. Les musées, tous les musées, notamment les Musées Royaux des Beaux Arts de Belgique et les Musées Royaux d'Art et d'Histoire où j'ai été guide autrefois. Les parcs, Wolvendael, Tenbosch, Tournay-Solvay. Les étangs d'Ixelles et l'abbaye de la Cambre. La rue Lepoutre en fin de journée en hiver, avec le soleil rouge et l'enfilade des arbres. La drève de Lorraine au début du printemps quand les hêtres pourpres ont leurs premières feuilles, d'un rose tout neuf. La campagne de Fond Roy. Boitsfort et le quartier du Balai.

Pour aborder votre œuvre, quels titres conseillerez-vous à nos lecteurs ? Pourquoi ?

Le Grand Menu. C'est mon premier roman. C'est par lui qu'il faut commencer. Il est paru une première fois en 2001 aux Éditions de l'Olivier. Puis, quand il a été épuisé, en 2010, Les Impressions Nouvelles l'ont réédité. Lors de sa parution, en 2001, j'avais été invitée par Bernard Pivot sur le plateau de Bouillon de Culture. C'était ma toute première interview. J'étais très impressionnée. Un incandescent baptême du feu.

Je conseillerais aussi *Valets de nuit*, mon dernier roman, paru aux Impressions Nouvelles en novembre 2015 et dans lequel j'aborde un registre léger, réjouissant, un peu coquin. J'ai adoré écrire ce livre.

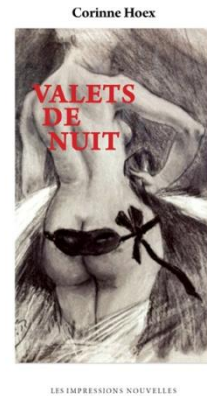


Parmi les ouvrages que vous avez écrits, lequel est votre préféré ? Pourquoi ?

Vous demandez à une mère de choisir entre ses enfants ! Bigre !

Avez-vous un livre que vous regrettez d'avoir écrit ou un livre que vous réécririez autrement ? Pourquoi ?

Non. Pas de regret. Quant à les réécrire... ? Je ne les réécrirais pas autrement, mais il se pourrait qu'ici et là je souhaite revoir une phrase. Je suis très perfectionniste. Je travaille chaque livre durant des années avant de le lâcher. Je le réécris un nombre incalculable de fois. J'élague, j'émonde, je taille, je fais des boutures, j'observe ce qui pousse. Un vrai travail de jardinage. Puis un jour ça fleurit. Ça donne son parfum. Et ce parfum-là, c'est ce qui échappe, ce qui m'échappe, ce que je n'aurais pas pu préméditer, ce qui est au-delà du travail, le miracle, la récompense.



14. Quel est le sujet de votre prochain livre ?

Les relations de famille. Sujet que j'ai déjà traité maintes fois. Mais le sujet compte pour peu, nous le savons. Tout est dans la manière, l'angle d'approche, le style.

Mais — chut ! — je ne suis pas encore en mesure d'en parler. C'est en train de naître. Cela prend forme peu à peu, ça se déploie, se déploie, mais c'est fragile. Ça n'a pas encore de nom. À quel moment l'âme vient-elle dans un fœtus ?

Dossier réalisé par Daniel Bastié



EXPOSITION : A LIGHTHOUSE FOR LAMPEDUSA !

Thomas Kilpper est un artiste qui cherche à susciter des débats de société sur des sujets politiquement sensibles. Inauguré le 19 juin, son phare symbolique installé sur le toit du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles invite les européens à réfléchir sur le « traitement minimum éthique » à mettre en œuvre dans la crise des réfugiés, qui n'est rien moins qu'une crise humanitaire. Son œuvre renvoie à deux phares biens réels : celui d'Alexandrie, considéré comme l'une des merveilles du monde de l'Antiquité, et celui du cap Grecale sur l'île de Lampedusa, qui n'est d'aucun secours aux réfugiés, étant tourné vers le continent européen. L'artiste utilise pour la construction de ce phare des objets récupérés sur les plages, marques de passage des réfugiés. Au fil des ans, l'artiste a

déjà installé plusieurs modèles de sa « Lighthouse for Lampedusa! », adaptant chaque fois les dimensions au lieu d'accueil : en en Reggio Emilia (2008), à la Villa Romana de Florence (2009) et à Naples et Poznan (Pologne) (2010), Lucerne, Zürich (Suisse). Après Bruxelles, le phare fera escale à la Kunsthaus de Dresde (Allemagne). L'installation sera démontée le 8 septembre 2016. Plus d'informations sur www.bozar.be

**Rue Ravenstein 23 à 1000 Bruxelles
Willy Smedt**

